

son entier, que par ce qui peut toucher l'individu pris isolément, et vous aurez la clef des réactions produites sur l'âme française par la Révolution.

Pendant les siècles qui précédèrent la Révolution, un système social et politique inflexible, s'était constitué. Une foule de faits avaient surgi, absolument incompatibles avec le système. Le 18^{ème} siècle philosophe et philanthrope, admettait ces faits, et la tendance était de les ignorer en s'en vengeant par l'épigramme et la satire. Mais nombreux étaient les esprits à qui ce palliatif platonique ne suffisait pas et qui songeaient à altérer le système.

De là, conflit entre les partisans du système traditionnel qui négligeaient joyeusement les faits et ceux qui voulaient reconstruire le système pour le bien de l'humanité.

Pour donner un exemple concret, M. Barrett Wendell raconte sa visite au Château de Rabutin en Bourgogne.

La vieille demeure est encore telle qu'elle était au temps où Louis XIV y exila le spirituel et immoral Bussy-Rabutin, que Mme de Sévigné nous dépeint d'une plume alerte toujours et acerbe parfois. Il domine encore le village occupé à cette époque par les vassaux.

Nous y pouvons voir les décorations que le courtisan blasé fit exécuter pour charmer ses involontaires loisirs. Il y a la galerie des Rois : de Hugues Capet à Louis le Grand ; celle des grands Capitaines : d'Hector à Bussy Rabutin car il se rangeait dans la catégorie. Il y a celle des Dames ; mais ce qui est suggestif ce sont les commentaires qu'il a fait ajouter aux portraits "Isabelle d'X, "marquise de XXX, laquelle personne ne ne pouvait refuser ni son cœur "ni sa bourse et qui faisait peu de "chose de la bagatelle."

Une chambre entière est décorée de dessins emblématiques exécutés dit-on, par Bussy lui-même et qui dépeignent son désappointement de n'avoir pu décider la femme d'un autre à le suivre dans son rural exil.

Peu nous importe que les légendes inscrites au dessous des tableaux soient vraies. Elles indiquent un état moral ou plutôt immoral très particulier chez ce haut et puissant

seigneur dont les fenêtres, les jardins les parcs et les chasses dominaient le village.

Dans ce village besognaient des paysans qui n'avaient pas la moindre chance de partager jamais les privilèges compliqués de leur maître, et qui étaient obligés de payer des taxes toujours croissantes. Ils devaient sûrement se demander si ces taxes n'étaient pas destinées à pourvoir au bien être des vertus si bien représentées sur les murs seigneuriaux.

Voilà les faits et le système en conflit. La seule excuse du système eut été que Bussy et ses semblables fussent infiniment supérieurs à la plèbe.

Et celui-là même qui nous occupe, passa sa vie à tenter de prouver à la postérité qu'il n'était qu'un drôle. Après tout, peut être n'était-il qu'un réformateur mécontent.

M. Barrett Wendell en choisissant Bussy Rabutin comme type a certainement oublié qu'il ne peut être considéré comme représentant sa classe dans son intégrité, pas plus que quand il nous cite comme exemple du haut clergé de l'époque, le cardinal de Rohan et Talleyrand.

Bussy était un "modèle" dans son genre et Louis XIV l'exila non seulement à cause de sa plume venimeuse, mais encore à cause de sa conduite, dont l'impudence scandalisait la cour, et la cour de Louis XIV n'était pas facile à scandaliser !

Il ne serait donc pas historiquement exact de vouloir généraliser.

Il est certain qu'un courant d'opinion considérable s'était créé, même dans les classes privilégiées, tendant à la réforme du système. Témoin la popularité de Beaumarchais dont le théâtre contient les critiques les plus sanglantes des privilèges de naissance.

Le succès de la Révolution américaine eut certainement aussi une grande influence sur les esprits français de cette époque. Personne toutefois ne s'avisa de comprendre la différence fondamentale des deux événements ; pas même Lafayette qui cependant connaissait l'Amérique mieux que personne, mais qui fut aveuglé par son enthousiasme philanthropique et sa bonne foi.

La liberté pour laquelle luttèrent les Américains n'était nullement celle

pour laquelle combattirent les Révolutionnaires français. Il s'agissait seulement pour eux de libérer leur société et leur gouvernement d'une ingérence étrangère. Durant les cent-cinquante ans qui s'étaient écoulés depuis la fondation des colonies de Virginie et de la Nouvelle Angleterre, une sorte de droit commun, de constitution politique et sociale s'étaient créés ; ils avaient été confirmés par une expérience ancestrale virtuellement immémoriale.

C'est pour protéger cette constitution et cette loi que les Américains combattirent. Ils ne se soulevèrent pas contre une tyrannie exaspérante et surannée, ils s'opposèrent à la remise en force d'un pouvoir, depuis si longtemps hors d'usage, qu'il avait perdu l'autorité de la tradition. La constitution des Etats demeura la même, sauf l'allégeance à la couronne. Ce qui est plus, la substitution de la forme républicaine à la forme précédente qui n'était monarchique que de nom, ne fut guère un changement ; elle consista simplement à étendre à la plus haute charge du pouvoir exécutif le principe de l'élection populaire qui existait déjà de temps immémorial pour presque toutes les autres charges ; car dans plus d'une des colonies les gouverneurs eux-mêmes étaient élus par le peuple.

En réalité cette révolution était avant tout conservatrice. Elle n'inaugura pas un nouveau système de droits et une nouvelle politique ; elle protégea simplement le système qui s'était fortifié par la tradition et le cours régulier des événements. De là sa force et sa vitalité.

Mais en France personne ne remarqua la différence entre une révolution conservatrice et une révolution destructrice ; entre une révolution basée sur des droits depuis longtemps exercés, et une révolution réclamant des droits dont l'usage constituait une expérience. Néanmoins les idées révolutionnaires de la France furent encouragées, par l'heureux résultat de la Révolution Américaine. On y voulut voir une preuve pratique de la justesse des conclusions purement spéculatives de la philosophie philanthropique.

Ce côté philanthropique de la Révolution souleva un immense enthousiasme.